

La zéro culture ou le champ de lutte entre l'Internet et les vieux médias

auteur : Philippe Brindet

date : 20 janvier 2006

Les autorités à prétentions morales de la société contemporaine condamnent la pratique croissante des particuliers qui détournent les ressources informatiques de téléchargement associées de manière pratiquement standard sur leurs ordinateurs personnels, pour échanger des copies d'oeuvres piratées. Or, pour ces parangons de la vertu prétendument "libérale", les auteurs d'oeuvres culturelles contemporaines ont droit à la protection de la loi contre les agissements des téléchargeurs que nos modernes Tartuffe n'attendent pas pour qualifier de criminels.

Quelles sont ces oeuvres ?

Il existe deux domaines concernés par ces téléchargements :

- les films de cinéma;
- les clips et albums de musique populaire, essentiellement la musique pop' avec ses nuances variétés, rock, hard, à laquelle s'ajoute les éruptions du mouvement "rap".

Nous n'avons pas trouvé de classement des oeuvres les plus téléchargés. Mais, dans les débats récents qui ont agités l'Assemblée Nationale, on a pu lire que certains évaluent à 80% la reprise immédiate du TOP50 des variétés dans les téléchargements illicites.

Or, le TOP50 est majoritairement celui de la Star Academy, de la plus imbécile platitude, parée des paillettes de ce qui amusent un public volontairement décérébré.

On constate ainsi que les oeuvres prétendument culturelles visées par les téléchargements illicites sont :

- pour le cinéma : des films brutaux,
- pour la musique : des chansons bêtes ou provocantes.

Toutes ces choses immondes que les autorités tentent de protéger d'une manière insensée sont des productions qu'on a honte de montrer. Elles sont infraculturelles. Elles expriment même une culture du néant, du chaos. En un mot, une zéro culture.

La morale et l'économie donnent raison aux téléchargeurs

Les censeurs du "téléchargement illicite" sont tous des sectateurs du libéralisme et de la loi du marché.

Or, qu'enseigne le libéralisme sinon que le juste prix est celui où se rejoignent l'offre et la demande. Cherchant une diffusion maximale, les producteurs ont fait une offre qui rencontre la réponse d'une demande. Or, les téléchargeurs, par leur pratique de l'échange de copies illicites, déterminent la véritable valeur de ce prix. Ce prix est nul.

Il existe donc un respect de la logique économique parfaitement compatible avec une évaluation artistique puisque, ainsi que nous le montrions plus haut, ces oeuvres sont des nullités artistiques.

On voit donc que, bien plus qu'une exigence de gratuité déposée par une frange d'individus, c'est une détermination économique de valeur nulle qui est le lieu de la dispute entre le public et l'offreur.

Il en résulte que l'illégalité n'est pas du côté des téléchargeurs, qui usent de choses nulles, eussent-elles des prétentions artistiques. L'illégalité est du côté des manoeuvres des maisons de disques et de cinéma qui procèdent par intimidation en donnant à leurs produits un prix qui ne correspond à aucune réalité. Autrement dit, les revenus des "majors" des médias procèdent de l'enrichissement sans cause, constitutif en droit d'un quasi délit.

L'attitude des téléchargeurs est donc à la fois conforme à l'économie libérale et au droit. A la différence, l'attitude des éditeurs est contraire à la loi et de plus, méconnaît le principe de base de l'économie libérale.

Approuvera t'on les uns pour réprover les autres ? Non. Voici pourquoi.

Qui tient la main de la puissance publique dans les affaires de poursuite ?

Les années 90 ont été le temps de l'effondrement de la plupart des éditeurs au profit de quelques entreprises internationales fondées par l'appui de financiers. On a parlé de "concentrations économiques". Terme impudique en l'occurrence ! Or les financiers de ces éditeurs sont, depuis plus de dix ans, assurés d'une rente de situation quasi monopolistique.

Ce monopole leur a permis d'inonder de manière universelle l'ensemble du marché mondial, avec des produits quasiment identiques, transférant un unique modèle social, fait de brutalité et de bêtise. Une fabrique de crétins, pour reprendre le titre d'un pamphlet de Jean-Paul Brighelli.

Ils rencontrent alors un problème. Parfaitement conscients de la nullité de la culture, les clients exigent un prix nul et l'obtiennent par le téléchargement de copies, copies illicites au sens du vieux droit, mais parfaitement accordées à la logique économique et au droit ainsi qu'on le montrait plus haut.

En face de ces clients qui fixent de manière imprévue un prix nul, les financiers des offreurs se sentent floués d'un revenu qui leur paraissait devoir s'éterniser, puisqu'ils étaient parvenus à éliminer toute concurrence et à rendre

quasi nul le coût de production, et que, dans le même temps, les produits vendus sont des non-valeurs.

Il faut donc, du point de vue des financiers des diffuseurs de choses immondes, terroriser la clientèle de façon à la faire revenir à un modèle de consommation payante.

La justice et la police sont à leur service pour cette fin.

Rappel sur une stratégie révolutionnaire

En fait, les financiers des groupes de diffusion de la zéro culture sont alliés, à l'intérieur même des maisons d'édition ou de diffusion, à un gang de révolutionnaires, décidés à détruire la culture occidentale selon un objectif donné dans les années 30 par un groupe extrémiste américain, animé par Léon Trotsky.

Ce groupe activiste est lui-même en symbiose avec le pouvoir américain. On peut voir une indication de cette alliance objective dans l'infiltration de groupes suspects au plus près du pouvoir, avec des organisations comme le CFR ou à la Maison-Blanche elle-même, ainsi que le révèlent les papiers de l'affaire Venona.

Trotsky a été parfaitement clair. En janvier 1932, Trotsky écrit une brochure depuis l'île de Prinkipo où il est réfugié, en face d'Istanbul, en territoire turc, que le lecteur s'en souviendra. Il n'a pas encore rencontré en Norvège son secrétaire Fred Zeller, futur Grand-Maître du Grand-Orient de France. Il n'a pas encore habité à Tulle, hôte du député Charles Spinasse, futur Ministre des Finances de Léon Blum et futur administrateur civil du régime de Vichy. Il n'est pas encore entré "clandestinement" aux Etats-Unis comme valet du baron de Rotschild. Mais déjà, il a reçu le grand reporter Georges Simenon et il écrit, dans la préface de cette brochure intitulée : " La révolution allemande et la bureaucratie stalinienne", cette phrase essentielle :

"Le pourrissement du capitalisme implique le pourrissement social et culturel."

Le capitalisme laissera la place au socialisme parce qu'il doit pourrir. La culture est avec l'éducation le moyen essentiel du pourrissement. On voit que nous rejoignons à nouveau le souci d'auteurs comme Jean-Paul Brighelli.

C'est à cette époque que les théories d'éducation permissive, illustrées par exemple par les travaux du Dr Spoke, par ceux de pitoyables idéocrates comme Wilhem Reich, sont apparues et ont commencé à être mises en oeuvre.

L'épouvantable épreuve de la seconde Guerre mondiale a sûrement été l'occasion de l'éveil d'une trompeuse résistance aux forces révolutionnaires, alliées aux régimes nazi et soviétique, tous deux installés avec l'aide de la puissance américaine.

Ces forces révolutionnaires d'obédience trotskistes se sont enfin imposées dans les années 90 quand aucune autre faction socialiste n'a été capable de leur

résister.

C'est à ces forces que l'on doit l'évolution vers la nullité généralisée dans la culture occidentale. Pour l'instauration de cette nullité universelle, il faut imposer une diffusion universelle de choses nulles.

La concentration des entreprises de médias et l'Internet concourent à cet objectif stratégique. Et on voit que leur association nuit au gang des financiers mais qu'elle est utile aux buts poursuivis par le groupe révolutionnaire.

Comment l'Internet est-il entré dans le champ culturel ?

Dans les années 70, le Pentagone disposait d'un super-réseau de télécommunications. Il s'est rendu compte que la technique de régulation technique des informations transitant sur les réseaux composant ce super-réseau était conforme aux meilleures méthodes de contrôle policier de la population. En effet, l'information produite par un noeud d'un des réseaux diffuse avec tous les marqueurs qui permettent de tracer cette information. Plus encore, chaque noeud reste en permanence sous le contrôle d'autres noeuds.

Comme l'armée américaine disposait d'un nouveau réseau plus puissant, le Pentagone (agence DARPA) a "offert" ce réseau dit Arpanet aux universités et a commis la société Sun pour contrôler la diffusion du réseau par le biais d'organisations opaques.

On trouve ici une première caractéristique essentielle du réseau Internet. Aujourd'hui, n'importe quel étudiant en techniques est capable de placer un espion sur n'importe quelle machine connectée à l'Internet. Voilà la preuve que le "don" du Pentagone aux universités n'était pas "innocent". Car ce que fait le jeune étudiant, un vieux "briscard" du renseignement l'aura déjà fait cent fois.

Une seconde caractéristique essentielle va utiliser l'universalité de l'Internet : cette "*fameuse*" globalisation. Par la communication de l'information élémentaire, le monde devient un "village global". Ce que certains prennent pour des "mots" sont en réalité des slogans de la stratégie du pourrissement élaborée en Turquie par Léon Trotsky.

En effet, se trouvent mêlées dans un tohu-bohu démoniaque toutes les informations qui prennent la valeur de la plus faible d'entre elles : la valeur nulle.

En effet, quand vous constituez votre bibliothèque dans le monde d'avant le Net, vous achetiez patiemment selon vos disponibilités en temps et en argent et au fur et à mesure de vos rencontres avec des libraires, de vos visites dans des bibliothèques, de vos discussions avec des amis ou avec des ennemis, des titres qui enrichissaient votre fond. Quand vous vouliez constituer votre discothèque, vous procédiez de même. Quand vous vouliez acquérir des tableaux, de même.

Quand vous faites de la sorte, vous disposez d'un bien présentant une valeur.

Avec l'Internet, l'internaute est aspiré de manière "atomique" pourrait-on dire par une accroche quelconque, une sorte de fibrage invisible d'un magma plein d'un vide intersidéral dans lequel le bon et le beau, le vrai et le juste sont noyés dans l'horrible et le répugnant, le faux et le mauvais.

Cette caractéristique a été immédiatement mise en oeuvre par la révolution trostkyste qui s'en est emparée sous couvert du libéralisme et avec l'appui goguenard des puissances policières qui disposent avec l'Internet d'une force de surveillance bien supérieure au télécran du monde de 1984 de Orwell.

Et c'est ainsi que, fortuitement, les intérêts des Etats, des financiers et des trotskystes se trouvent selon les époques en accord, ou en oppositions.

Seuls progressent les menées trotskistes, parce que ce sont les seules qui se sont assignées un but permanent : la révolution. Autrement dit : la néantisation.

0
0 0

En manière de conclusion

A la différence de la zéro culture indifférenciée, mondialisée, une culture en accord avec les valeurs humaines essentielles produit des oeuvres pour lesquelles le public est prêt à payer un prix élevé. Ces oeuvres ne sont pas accessibles à un public indifférencié mais composé de gens susceptibles de les recevoir.

Plus encore, la culture n'est pas unique. Elle est plurielle dirait-on dans le quartier Latin. Chaque culture est propre à des niveaux de compétences, à des philosophies, à des sensibilités différentes. Plusieurs cultures ou modèles culturels doivent coexister dans des classes sociales différentes, des environnements économiques différents.

Et de nouvelles cultures doivent apparaître avec les nouvelles générations, et avec les rencontres entre cultures distinctes.

Comme nous sommes loins de la zéro culture.

0
0 0